

Valeur des lettres à la Renaissance. Débats et réflexions sur la vertu de la littérature. Sous la direction de PASCALE CHIRON et LIDIA RADI. Paris, Classiques Garnier, 2016. Un vol. de 285 p.

À quoi sert la littérature ? À cette question d'actualité, les auteurs du volume apportent des réponses venues d'un autre temps et explorent les valeurs données à la littérature à la Renaissance. Ce qu'il en ressort est le lien entre la littérature et la vie, rappelé pour l'époque présente par Marielle Macé dans *Façons de lire, manières d'être* (2011). Si l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser les spécialistes de la Renaissance, il éveillera ainsi également la curiosité d'un public plus vaste, désireux de réfléchir, à travers le détour chronologique, à nos propres pratiques de lecture.

Pourquoi lire et donc, corrélativement, pourquoi écrire à la Renaissance ? La réponse évidente, et qui forme le point de départ de l'ouvrage, est celle de la vertu, entendue d'abord comme valeur morale, même si le sens de « propriété, pouvoir » reste sous-jacent dans plusieurs articles. Dans le texte d'introduction, Pascale Chiron et Lidia Radi proposent de définir trois formes de vertu dans l'espace littéraire du XVI^e siècle : la vertu comme visée morale tendant à l'édification du lecteur ; la vertu comme exemplification, faisant reposer la valeur de la littérature sur l'*ethos* de l'auteur lui-même ; et enfin la vertu comme visée pragmatique associée à la notion de plaisir, la littérature étant alors perçue comme un passe-temps utile. On le voit, ce qui forme l'arrière-plan de ces conceptions est l'opposition horatienne entre l'utilité et le plaisir, constamment renégociée à la Renaissance, et qui fait l'objet d'un article de Nathalie Dauvois au début de la troisième partie. Cette tension est également au cœur même de la représentation de la vertu dans les textes littéraires du XVI^e siècle, dont François Rigolot, dans un article placé en prologue, retrace précisément l'histoire, de Pétrarque à Montaigne, montrant que l'image hésiodique du mont de vertu, au chemin ardu, se transforme en une plaine douce et fertile, facile d'accès.

L'ouvrage se compose ensuite de trois parties de trois ou quatre articles, centrées chacune sur une de ces trois formes de vertu, même si elles ne s'y réduisent pas. Un des grands mérites du volume, outre l'intérêt que représente individuellement chaque article, est la cohérence de sa structure, visible dans le dialogue qui s'établit, implicitement, d'un article à l'autre, et qui permet de dégager des lignes de force très nettes. Le volume ne donne pas l'impression d'une collection d'articles, mais bien d'un ensemble d'études de cas permettant d'argumenter et d'illustrer une thèse, celle que la littérature à la Renaissance est défendue comme un objet utile d'un point de vue le plus souvent moral, et que le plaisir qu'elle procure participe de cette utilité. On gagne ainsi réellement à lire le volume dans son ensemble ou au moins par parties : « *Verbum et imago. Vertu morale de la littérature* », « La vertu de la littérature et l'expérience du moi » et « La littérature, un passe-temps ? ».

La première partie, sans doute la plus attendue pour qui connaît la littérature de la Renaissance, développe l'idée que la littérature est vertueuse en ce qu'elle joue un rôle d'édification auprès du lecteur, qu'il s'agisse de la dauphine puis reine Claude de France, dont les manuscrits sont analysés par Kathleen Wilson-Chevalier, ou des lecteurs des histoires tragiques de Belleforest étudiées par Hervé-Thomas Campagne. On peut toutefois toujours s'interroger sur la sincérité et l'efficacité réelles de ces dispositifs qui relèvent aussi d'une rhétorique de l'éloge, mais l'indice d'une possible efficacité nous est donné par Hervé-Thomas Campagne à propos d'une nouvelle des *Histoires tragiques* qui présenterait, selon ses analyses, une fonction cathartique. Les deux articles suivants s'intéressent aux conditions d'une rhétorique de l'exemplarité, dans le discours juridique ou moral. Stéphan Geonget étudie finement les discours développés par trois juristes (Jean Papon, Louis Le Caron, et Jean Le Brun de la Rochette), mettant en évidence le fait que la vertu de la littérature peut trouver son fondement extérieurement à l'écriture, dans la moralité même de l'auteur, ou bien dans certains dispositifs

d'écriture, notamment les formes d'écriture brèves. À propos de la réception, diverse, de Plutarque par Le Poulchre et ses contemporains (Montaigne et Bouchet), Bérengère Basset insiste quant à elle sur l'utilité de la forme de l'exemple dans une perspective qui peut viser à l'édification, mais aussi à la réflexion du lecteur sur lui-même. Il ressort ainsi de cette première partie le lien essentiel entre la littérature et la vie, la première offrant un miroir ou un modèle au lecteur de bonne volonté.

La deuxième partie s'attache à la notion de vertu dans la perspective de l'auteur plus que celle du lecteur. Diverse dans son contenu, elle permet de dégager des fonctions nouvelles, plus singulières, en lien notamment avec la mémoire qui est au cœur des deux premiers articles : selon Elisabeth Hodges, l'acte d'écriture peut se définir comme « lieu de mémoire » dans les *Essais*, tandis que les emblèmes de *Délie* sont définis par Pierre Martin comme des « monuments » de vertu, c'est-à-dire la mémoire de la vertu de Délie et le support du cheminement possible de l'âme du poète. Le troisième article croise des réflexions sur l'*ethos*, abordé par Stéphan Geonget, et sur les postures du poète, évoquées par Pierre Martin : Anthony Russell voit dans *Les Regrets* de Du Bellay une source d'*Astrophil* de Sidney en raison du fait que les poètes donnent tous deux à voir des « moi » inconstants. La vertu de la littérature reposerait alors non pas tant sur une vertu morale maîtrisée, qui prendrait la forme d'un parcours moral ascensionnel, que sur une posture de sincérité qui dépasse en partie le poète et qui se manifeste par l'inconstance.

La troisième partie, fortement unifiée, explore la question de la littérature passetemps, c'est-à-dire d'une littérature qui trouverait sa fin dans le plaisir, celui de l'auteur ou du lecteur. Nathalie Dauvois met en évidence, à propos du topos de l'*utile dulci*, le fait que le passetemps n'est pas valorisé pour lui-même, mais au titre de l'*otium* du sage, acte d'écriture ou de lecture permettant à l'esprit de mieux se reposer pour mieux travailler. Cet argument est particulièrement mobilisé dans le cas des satires, auxquelles on pourrait associer l'œuvre comique rabelaisienne, mais Myriam Marrache-Gouraud dévoile également une interprétation inattendue, sérieuse, des célèbres prologues dans lesquels Rabelais défend la valeur curative de son œuvre. En analysant les croyances de l'époque et les considérations antiques sur les bienfaits de la lecture, elle montre qu'au-delà de la dimension farcesque, la vertu curative accordée à la littérature est peut-être tout à fait sérieuse. En conclusion de cette partie, Pascale Chiron propose une problématisation nouvelle de la notion de passetemps dans une perspective diachronique. La vertu de la littérature serait tendue entre deux pôles : la temporalité collective qui attribue à la littérature une utilité morale ou civique, et la temporalité individuelle de lecture qui ressortit au passetemps. Plus on avance dans le temps, plus ce second pôle tendrait à prendre le pas sur le premier. En guise d'épilogue, enfin, un article de Michel Jourde s'intéresse aux rapports perçus à la Renaissance entre la valeur du livre, sur le plan de son contenu, et sa valeur marchande, les différents discours tenus étant révélateurs de la manière même dont on conçoit la littérature et l'objet livre.

On termine la lecture de ce bel ouvrage avec la certitude réjouissante que la littérature est un objet de valeur, et avec la découverte que cette valeur ne se définit pas nécessairement dans les termes auxquels on pouvait s'attendre. Au-delà de l'ancien régime, revenons un instant au présent. Trois des valeurs peut-être les plus présentes aujourd'hui, la valeur didactique d'une littérature qui instruit sur le monde, la valeur affective d'une littérature qui représente pour le lecteur une expérience par procuration des rôles et des sentiments de la vie, et la valeur esthétique d'une littérature qui donne accès au beau, n'apparaissent qu'en filigrane. Ces valeurs sont-elles absentes à la Renaissance, ou bien ne sont-elles simplement pas théorisées ? C'est aussi le vrai mérite de cet ouvrage que de susciter cette double réflexion, d'ordre cognitif sur la pensée de la Renaissance, et d'ordre éthique sur notre propre rapport à la littérature.